

LE SERVICE POSTAL DE DEUX AMOUREUX — (Suite)



II

elle apportait un rayon de gaieté et de bonheur. On en parla pendant quelques jours, on chercha, mais en vain, les causes de sa disparition ; il fut question d'une mère qui avait repris ses droits, d'enlèvement même par la violence, mais toutes les bouches étaient fermées par ordre supérieur et bientôt le silence se fit sur la petite Mariem dont il ne resta plus d'elle que le souvenir d'une agréable et douce sensation, comme le mirage d'un épisode des plus charmantes de notre existence.

Quelques mois plus tard, nous rencontrâmes sur les boulevards, notre confrère le Dr G... La conversation roula immédiatement sur les hommes et les choses de Constantinople. "A propos, dis-je, tout à coup, avez-vous eu des nouvelles après mon départ, de la petite Mariem ? Qu'est-elle devenue ? A-t-elle été réellement réclamée par sa mère ?" "Ce qu'elle est devenue ? Pauvre enfant ! répondit tristement le Dr G..., elle a été cousue dans un sac et jetée dans le Bosphore par ordre de son oncle le Sultan Abdul-Aziz. Vous n'ignorez pas que le Sultan actuel avait deux frères. Le premier, Abdul Hamid, ne resta pas longtemps sur le trône. Quelque temps après son avènement, il fut trouvé dans sa chambre, étendu dans son lit, les veines du bras gauche largement ouvertes et exsangues. A côté de lui des ciseaux paraissaient indiquer qu'il s'était suicidé. Mais en réalité il avait été assassiné.

Mourad lui succéda, mais son règne fut aussi éphémère. Deux mois après il était enfermé pour folie. On n'a jamais plus entendu parler de lui. Mourad avait laissé une fillette, la petite Mariem. Des fidèles de Mourad, prévoyant le sort qui attendait sa fillette, avaient cru prudent de la cacher et de la confier aux sœurs de charité. Maintenant par l'intermédiaire de quelle immonde bassesse, ou quelle ignoble trahison de courtisan, l'existence de cette petite fut-elle connue du Sultan Abdul Aziz ? Nul ne le saura jamais. Toujours est-il qu'une nuit, à 11 h. du soir, alors que tout dormait dans le quartier si retiré des Taxins, tout un régiment de zaptiés, je dis un régiment de zaptiés, cerna l'hôpital, et obligea la Supérieure et les sœurs à livrer à un homme noir, le Grand eunuque probablement, l'homme des basses besognes du Palais, la fille de Mourad. Tel était l'ordre du Sultan ; il fallait s'y soumettre ; et défense était faite aux sœurs de souiller mot sur cet événement, sous peine de compromettre la vie de la petite Mariem. Pleurs, supplications des sœurs, rien n'y fit ; l'homme noir était inexorable et la pauvre Mariem, toute tremblante et en larmes, fut entraînée, presque à demi habillée.

Cette nuit-là même à Dolma-Bagché, une fenêtre s'ouvrit violemment,

puis une masse blanche allongée, traversa l'espace et alla plonger dans les eaux limpides et bleues du Bosphore. Un clapotement et le flot s'entr'ouvrit cette fois encore, mais pour laisser passer la belle Mariem, la petite blonde au sourire exquis, aux grands yeux bleus et aux quenottes blanches, qui allait retrouver tout au fond, sa mère, probablement aussi son père, tous ceux enfin qui y dorment leur éternel sommeil aux pieds même du Palais impérial, et qui ont payé de leur vie, la peur, la couardise et la tyrannie du grand Chef de l'Islamisme qui règne actuellement à Stamboul, sur le trône de Mahomet II le conquérant.

Pauvre Mariem ! Le hasard de la destinée t'avait fait naître sous les lambris dorés de Topané. Mieux aurait valu pour toi avoir pour berceau, le kaïck du dernier des kaïdji de la corne d'or, ou pour père n'importe quel brave portefaix ou cafedji de Stamboul ou de Golata-Serai. Car tu vivrais encore heureuse et adorée, et tes amis n'auraient pas à maudire aujourd'hui ce sort qui fit de toi la victime inconsciente d'ambitions dynastiques...

Et voici pourquoi je hais et j'abhorre le Sultan rouge Abdul-Aziz, l'assassin de la princesse Mariem, la fille de Mourad le fou, ou le soi-disant fou.

HERIMA NIDIRAS.

UN GENRE

Une épitaphe copiée textuellement sur une tombe dans un cimetière des environs de Nogent :

Regrets éternels !

O ma femme ! O mon Octavie !
Tendre objet d'un éternel deuil !
Toi qui trop tôt me fus ravie,
Repose en paix dans ton cercueil !
Repose en ta bière de chêne !
S'il n'était si gros, ton Eugène
A tes côtés viendrait dormir !
Mais, tu sais, où y a de la gêne,
Cher ange, il n'y a pas de plaisir !

PEU ENCOURAGEANT

Le solliciteur.—Permettez-moi de vous montrer ce livre sur la Méta-physique par le professeur Fortet.

Le sollicité.—Prenez un siège, monsieur. J'ai lu ce livre et, si vous aviez un peu de temps libre, j'aimerais à discuter ses mérites avec vous.

LE SERVICE POSTAL DE DEUX AMOUREUX — (Suite et fin)



III